

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre II

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE II.

---

Les sources de Bade. — L'Ursprung. — Nature et propriété de leurs eaux ; leur saveur. — Des personnes auxquelles elles conviennent particulièrement. — Les thermes romains. — Epoque germanique. — L'ancienne et la nouvelle Trinkhalle. — La légende du Baldeit. — Le Dampfbad. — Le Friedrichbad. — Les bains particuliers. — Les salles de physique et les salles d'inhalation. — Les bains de société. — La salle des cabines. — Les piscines. — Les étuves. — Péripéties d'un bain russe. — La salle des frictions et du massage. — La salle des douches. — Le salon des fantômes. — Les bains de princes. — Promenoir et Restaurant. — L'exposition de la grande loterie badoise.

« A tout Seigneur, tout honneur ! »

Bade est l'un des bains les plus réputés de l'Europe : de quoi te parlerais-je d'abord, si ce n'était de ses eaux ?

Te dirai-je qu'il a vingt sources, s'échappant du Schlossberg en flots bouillants et révélant leur naissance par autant de grisâtres panaches de vapeur tourbillonnant vers le ciel ? Te dirai-je aussi leurs noms, leur puissance, les lieux où elles voient le jour ? Cette énumé-

ration te fatiguerait bien vite, et tu en voudrais sans doute à ces pauvres nymphes de tout l'ennui que je t'occasionnerais, à elles innocentes et blanches comme la source qui vient de naître.

Il en est une cependant que je ne puis passer sous silence, car chacun salue en elle la reine de la contrée : j'ai nommé l'Ursprung. C'est la plus abondante en même temps que la première pour l'élévation de sa température : elle fournit journallement 191,430 litres d'eau, dont la chaleur atteint 68,63 degrés centigrades. Cette source jaillit sous un vieux bâtiment, jadis consacré aux bains de vapeur, et retombe dans un bassin de marbre d'origine romaine. De grands conduits l'amènent à la Trinkhalle, où de jeunes badoises l'offrent généreusement aux buveurs, tandis que ses brûlantes émanations cuisent lentement les courageux habitués des bains russes.

Mais ce n'est point tout : mon devoir de conteur m'oblige, bien malgré moi, je te l'assure, à me coiffer, pour quelques instants seulement, du bonnet de docteur, afin de te faire connaître la nature et les vertus de ces eaux tant vantées. Ne possédant point cette vénérable toque, j'emprunterai celle d'un bon vieux médecin badois, défunt je crois, qui a nom Seeligman et qui écrivit, il y a peu d'années, une vraie brochure d'homme de science, rude à vous crever les yeux, à vous érailler l'esprit, sur l'élégante station qu'il illustrait de sa renommée.

A l'en croire, « les eaux de Bade sont limpides, incolores, sans odeur, et leur saveur est celle d'un bouillon de bœuf légèrement acidulé. » — Pour ma part, je t'avouerai que je leur ai trouvé tout bonnement le goût fade et insipide de l'eau bouillante.

« Ces eaux présentent à peu près toutes la même composition : prédominance de chlorure de sodium, puis chaux, potasse et magnésie combinées aux acides carbonique, chlorhydrique et sulfurique. On les prend en boissons, en

bains de toutes les espèces, en douches et en inhalations. Elles sont avant tout toniques et laxatives. »

Et si tu demandes à présent à qui elles conviennent, le docte maître te répondra : aux scrofuleux, aux gouteux, aux pauvres diables atteints d'anémie, de chlorose de gastralgie, de bronchite, ... et de bien d'autres maladies, dont, malgré lui, je te fais grâce. — De mon côté, j'ajouterai : aux gens sensuels et gourmands, puisque, toujours au dire de l'excellent docteur, elles procurent à tout le corps une heureuse impression de chaleur, en même temps qu'elles excitent l'appétit et activent la digestion. « Le baigneur, en s'y plongeant, éprouve un sentiment de bien-être indéfinissable, sentiment qui se prolonge même le reste de la journée ; il se sent doué de plus de force et de plus d'agilité. » — Je m'y suis souvent immergé : le malheur a voulu que je n'en sortisse jamais, ni plus vigoureux, ni plus alerte. Après tout, c'est là peut-être une trop juste vengeance de la part des nymphes envers un aussi incrédule visiteur que ton sceptique de frère ?

Les sources de Bade sont vieilles comme le monde. Les Romains les connaissaient déjà. Ils leur élevèrent des thermes splendides, dont il ne reste plus la moindre trace. Ces thermes occupaient l'emplacement de la place du Marché actuelle. Les Barbares les détruisirent en s'emparant de la charmante colonie : on construisit de pauvres cabanés sur leurs solides fondations, on éleva une église au dessus de leurs somptueuses piscines de marbre et l'on abattit leurs derniers lambeaux, afin de faire place aux marchands forains qui visitaient la contrée. Les Germains, race rude, sauvage, auraient craint de s'amollir au contact de ces eaux douces et émoullientes ; ils préférèrent les flots glacés du ruisseau de l'Oos, qui fortifiaient et endurcissaient leurs membres

Dès lors, les nymphes vécurent dans le plus complet abandon ; s'il arrivait que quelque adorateur vint réclamer leur aide, elles le visitaient dans une misérable et froide cabine d'auberge.

Une aussi criante injustice ne pouvait cependant durer toujours. Les sources étaient après tout le plus clair revenu de la vieille cité margraviale. Ses princes s'en souvinrent et l'un d'eux ordonna, au commencement de ce siècle, la construction de l'ancienne Trinkhalle, disparue lors de l'érection des Bains Frédéric. Mais le grand duc Léopold jugea ce palais trop modeste pour d'aussi généreuses bienfaitrices : en 1819, l'on mit la main à l'œuvre et, quatre ans après, on inaugurait un nouveau temple.

La jeune Trinkhalle, appuyée sur un arc de fraîche verdure, regarde la Promenade, dont elle est l'un des plus beaux ornements. Née des plans du professeur Hubsch, — un nom prédestiné pour un artiste, — elle se présente sous la forme d'un long et élégant portique, dessiné par 16 colonnes corinthiennes, surmontées d'un fronton où Reif de Hufflingen a gravé dans la pierre la « Nymphé de la Source » entourée de nombreux malades, — portique charmant avec ses frères colonnes de grès blanc, ses parois revêtues de briquettes rosées, ses voûtes tapissées de carreaux teints en rouge antique, sa rampe formée d'une superposition de blonds tuyaux d'argile, ses joyeux ornements en terre cuite, sa longue rangée de fresques, où le professeur Goetzenberger, l'ancien directeur de la Pinacothèque de Munich, retraça les plus célèbres légendes de la Forêt-Noire. Je craindrais de t'ennuyer au récit de ces quatorze fables, dont quelques unes manquent sans doute de charme et de poésie ; je te dirai cependant l'une d'elles, car elle touche intimement à notre matière, puisqu'elle est une preuve éclatante de l'efficacité des eaux de Bade.

Elle a pour titre « Baldreit » et se personnifie sous la forme d'un chevalier du XIII<sup>me</sup> ou du XIV<sup>me</sup> siècle, s'élançant sur un vigoureux cheval, qui piaffe dans une cour d'auberge, et adressant de la main un joyeux adieu à l'hôte et à l'hôtesse émerveillés, dont on n'aperçoit, à l'une des fenêtres, que les têtes encore encapuchonnées dans leurs bonnets de nuit. L'image t'en donne aisément l'explication : un noble seigneur arrive à Bade, déloppé, paralytique; chaque jour ses valets le portent à la source, dont il boit religieusement l'eau bouillante, et le descendent dans la piscine, d'où lui, jadis si vif, si ardent sur les champs de bataille, ne peut sortir qu'à l'aide de ses domestiques. Puis, voilà qu'un beau matin, il s'éveille frais et dispos : ses douleurs ont disparu, sa paralysie s'est dissipée, ses membres ont repris leur souplesse d'autrefois ! Il se jette dans l'escalier, selle son cheval favori, dont il ne se séparait jamais, et se précipite hors de la cour, en s'écriant : « *Wie bald reit ich doch!* » « Ah ! comme me voilà vite à cheval. » La première et les dernières de ses paroles s'envolèrent avec le rapide coursier; le pauvre aubergiste n'en saisit que deux mots et, depuis lors, son hôtellerie a pour enseigne : « Baldreit ».

Faut-il ajouter qu'il y a ici comme partout des sceptiques, qui ont peu foi dans ce miracle des nymphes. Pour eux, « Baldreit » n'est que la conséquence d'une faute d'orthographe, qu'ils corrigent en changeant le mot en « Baldreich », ce qui veut dire « bientôt riche ». Un ancien patron aurait fait rapidement fortune et ses concitoyens l'auraient surnommé « Baldreich », nom qui serait devenu celui de son auberge. Le temps, et sans doute une prononciation vicieuse se seraient chargés de la transformation du mot, tel que nous le voyons aujourd'hui écrit. Si tu me demandes mon avis, je te dirai de suite que j'opine pour la légende.

Logées dans un semblable palais, les nymphes du Schlossberg n'avaient certes plus à se plaindre. Leurs protecteurs ne s'arrêtèrent cependant pas en aussi bon chemin et, comme l'Orient emplissait l'Europe de la renommée de ses bains de chaleur, ils construisirent, en 1846, un bâtiment destiné à recueillir leurs vaporeuses émanations. Ce fut l'ancien «Dampfbad», que l'on voit encore à l'un des angles de la Markplatz. Puis, quelques années après, ils le trouvèrent misérable : ses installations n'étaient point en rapport avec le confort moderne. Il était d'ailleurs impossible qu'une ville comme Bade n'eût point d'établissement de bains ordinaires et que le malade ou l'amateur fût forcé de recourir aux simples aménagements des hôtels ! Aussi résolut-on, dès 1869, la construction d'un nouveau temple, qui éclipserait en splendeur tous ses rivaux du monde et qui offrirait aux baigneurs toutes les ressources imaginables de la thérapeutique balnéaire. Les travaux commencèrent aussitôt, on y consacra 1,200,000 florins et, huit ans après, Bade enferma dans ses murs la plus grande merveille du genre.

Le «Friedrichbad» est l'œuvre de l'architecte Dernfeld. Ses luxueux bâtiments partent de la Steinstrasse et s'élèvent sur une succession de terrasses jusqu'à la place du Marché, où ils occupent l'emplacement de la vieille Trinkhalle de 1802. Leur style est celui de la Renaissance. Des quatorze médaillons accrochés à leur élégante façade, sortent les bustes des grands hommes que Bade honore à quelque titre que ce soit, Hippocrate, Agricola, Keuclin, Bünsen, Adrien, Rathrid, Dagobert, Paracelse, Vehus, Bischof, Frech, Marc-Aurèle, Christophe et Charles-Frédéric. Le fronton, qui en couronne le centre, porte les statues de deux sources, dont le cristal s'échappe en flots abondants de deux urnes renversées ; la nymphe des eaux, belle

jeune fille à la riche et ondoyante chevelure, domine la rampe du balcon du premier étage, tandis que le buste du grand-duc régnant, le Prince Frédéric IV, se détache d'une brillante coquille d'or, semblable à la queue d'un paon faisant la roue.

Si nous suivons l'un des deux couloirs rattachés au vestibule d'entrée, nous nous trouverons au milieu des bains particuliers. Leur installation est merveilleuse. Le baigneur descend, par un facile escalier, dans de larges et profondes baignoires de marbre blanc, en s'aidant d'une rampe en cuivre si nette, si éclatante, qu'il peut aisément s'y mirer; des douches de toutes les espèces sont à sa portée : il n'a qu'à étendre la main pour s'inonder d'une pluie diluvienne ou pour lutter contre la gerbe, qui le bat avec violence; des carreaux dépolis tamisent la lumière, dont l'éclat pourrait incommoder sa vue; des garçons, attentifs au moindre coup de sonnette, épieux ses ordres, pour se précipiter dans la chambrette et l'envelopper de linges bouillants. Alors, il n'aura que deux pas à faire, jusqu'au salon dans lequel il se reposera, le long d'un moelleux sofa, des fatigues de son bain.

Là près, s'ouvrent des salles consacrées uniquement aux douches, douches chaudes, douches tièdes, douches froides, au gré du baigneur : aucun établissement hydrothérapique n'est mieux aménagé. Puis, ce sont des cabines pleines d'objets de physique et destinées aux bains électriques, que l'on ne donne toutefois qu'avec une autorisation et sous la surveillance immédiate du docteur, qui les a ordonnés. Enfin, aux deux extrémités des couloirs, les salles d'inhalations, où vingt appareils vaporisent l'eau sous toutes les formes, en poussière impalpable et invisible.

Un escalier monumental conduit à l'étage, uniquement



occupé par les bains de société, ouverts aux dames à certaines heures de la journée.

Une première salle est remplie d'une double rangée de cabines, adossées les unes aux autres et fermant sur un couloir circulaire par un simple rideau de laine. Ces cabines sont d'une propreté remarquable : chacune a un lit, un lavabo avec les objets nécessaires à la toilette, une chaise et un porte-manteau.

De ce vestiaire, nous passerons, si ta pudeur ne t'empêche de m'accompagner, dans les salles de bains proprement dites.

J'entre d'abord dans une légère rotonde, décorée selon l'antique et surmontée d'une haute coupole. Au centre de cette rotonde, un bassin de marbre blanc comme la neige, dont l'eau sans cesse renouvelée papillote sous les caresses de la gerbe qui l'alimente, m'attire irrésistiblement dans son vacillant et frais miroir : — je dis frais miroir, car ce sont en effet les bains froids, dont la chaleur ne dépasse pas 15° centigrades.

Le frisson me saisit : je remonte les marches de la piscine et je me couche à quelques mètres de là sur un fin tapis de sable, dans un second bassin peu profond, d'une température d'environ 25 degrés. Ce bassin incline ses rebords d'albâtre afin que je puisse y reposer la tête, des vitraux de couleur donnent aux ondulations de ses eaux des reflets violets et leur douce chaleur me procure « le bien être indéfinissable », dont parle le docteur Seeligman. Ainsi étendu, somnolent dans cette couche humide, je me prends à regretter le sort des tritons et des ondins.

Je m'arrache cependant à cette adorable volupté, pour plonger dans une nouvelle piscine, où le thermomètre marque sans cesse 35° de chaleur.

Je traverse alors, au galop, — puisque tu as l'amabilité de m'accompagner, je veux t'éviter les désagrément.

ments d'une cuisson dans ton jus,— les étuves réservées aux bains de vapeur. Cette rapide traversée aura suffi, cependant, à te montrer, dans l'atmosphère brumeuse qui emplit la salle d'un brouillard opaque, épais à couper au couteau, sept ou huit patients, rouges comme des homards, gisant sur de grands escaliers treillisés, élevés en gradins au milieu de l'étuve et terminés par une marche où se dissout le plus courageux de la bande. La chaleur augmente en effet proportionnellement à la hauteur que le malade occupe.

Ici j'ouvre une parenthèse, afin de te raconter les péripéties d'un bain russe, que je me suis résolu à prendre pour l'amour du savoir, te conseillant, cette fois, non plus de jouer le rôle de compagne mais de simple auditrice.

Me voilà donc, un beau matin, au seuil de l'étuve, portant pour tout costume une longue serviette enroulée autour des reins. Je sonne : un garçon, vêtu d'une livrée en tous points semblable à la mienne, m'ouvre, m'attire précipitamment à lui, repousse la porte avec non moins de vitesse et m'indique du geste le premier gradin, où je m'étends de tout mon long. Je ne saurais te dépeindre l'impression que je ressentis sur cette méchante couchette de bois, dont la dureté me brisait dos et jambes : je suffoquais littéralement ; la sueur me coulait le long du corps en abondants et larges filets d'eau. Il paraît que je mijotais tranquillement dans une atmosphère d'au moins 45° de chaleur.

J'étais là depuis quinze minutes environ, quand mon introducteur s'approcha de moi, s'inclina, me regarda avec attention, me planta deux ou trois fois le doigt dans le ventre et dit, hochant la tête : « *Noch nicht* », ce que j'ai traduit ainsi : « le morceau n'est pas suffisamment cuit. » — Il revint cinq minutes après et renouvela

l'épreuve. Ces quelques instants avaient, semble-t-il, produit leurs effets : on me trouva rôti à point et l'on me conduisit ruisselant, eflanqué, cramoisi, les cheveux collés aux tempes, luisant comme un vulgaire moricaud dégouttant d'huile, jusqu'à la salle des douches. — Un mouton qu'on traîne à l'abattoir ne doit pas avoir un air plus niais.

Je n'avais pas eu le temps de respirer, qu'un déluge glacé m'inondait de toutes parts, m'arrachant des cris convulsifs, que j'eusse vainement tenté de réprimer. Cela dura une demi-minute peut-être, et l'on m'entraîna de nouveau vers l'étuve, où je m'étendis sur le deuxième gradin.

J'étais transi : une seconde suffit à me remettre en ébullition. La chaleur était telle, que je ressentais par tout le corps une sensation cuisante, comme si je me fusse tenu devant un feu trop vif ; il me semblait que mes cheveux, mes cils, ma moustache, grésillaient au contact de cette fournaise ardente. Je me regardais : mes chairs étaient avachies et flasques. Dans le miroir, que l'on apporta sur ma demande, je me paraissais hideux : deux yeux éteints brillaient à peine au milieu d'un visage étiré, écarlate comme une écrevisse au sortir de son bain de vinaigre.

Ce supplice fut, à ma grande joie, de courte durée. On me tâta une troisième fois et l'on me jugea bon à passer aux mains des frotteurs.

En un instant, je suis couché sur un large lit de bois, absolument semblable à ceux d'un corps de garde, avec une planche inclinée pour moelleux oreiller. Un grand gaillard glisse ses mains nerveuses dans deux gants géants, aux paumes hérissées de poils de porc, qu'il baigne dans un seeau plein d'une mousse onctueuse, et le voilà occupé à me frictionner avec ses rapes, si fort, oh ! mais si fort, que je croyais à chaque moment qu'il

m'enlevait de longues lanières de peau. Il n'en fut rien heureusement.

Je me trouvais alors allongé sur le dos ; il me retourna et me plaça sur le ventre, de façon à ce que je lui présentasse ce que l'on n'a pas l'habitude de tendre en société. Puis je le vis se diriger vers une armoire creusée dans la muraille et en revenir avec une sorte de verge, faite de branchettes blanches comme le lait. Il partagea cette verge en deux parts et, de chacune de ses mains, me fustigea, légèrement d'abord, augmentant progressivement de violence, de la tête aux pieds. Et comme je ne me tenais point tranquille, il me demanda si je souffrais spécialement à telle ou telle place du corps. — Mais partout, morbleu ! — Et il recommença de plus belle à manœuvrer ses deux verges.

Je sautai en bas du lit, croyant que le bourreau se riait de moi. Non pas ! la science prescrivant de battre particulièrement les points douloureux du patient. Comme je me portais à merveille, je jugeai l'expérience assez longue et je le priai de passer à un autre exercice. Il me ressavonna et me remit de nouveau aux mains du gardien de l'étuve, où j'occupai le troisième gradin, chauffé à une température de plus de 50 degrés.

J'y étais à peine installé, que je m'en sauvais, malgré les protestations de mon géolier, et repassais pour la seconde fois dans la salle des douches, où l'on renouvela l'épreuve de tout-à-l'heure, me demandant aussitôt après : « Monsieur prend-il son bain à l'allemande ou à la russe ? » — Ne comprenant pas, j'interrogeai : si je prenais à l'allemande, il me fallait encore faire un ou deux séjours dans l'étave. « A la russe ! » m'écriai-je, pendant que je me disais en moi-même : « Ces diables d'allemands, il leur en faut toujours pour leur argent ! » L'on m'enveloppa de couvertures de laine et on me reconduisit dans ma cabine. Je me mis au lit ; une heure

après, je me relevais fatigué, épuisé, trouvant que j'avais payé bien cher le plaisir de satisfaire une simple curiosité.

Tu me demanderas les avantages d'une aussi épouvantable torture ? Ecoute M. Frech ; le tableau qu'il m'a mis sous les yeux est vraiment effrayant. Il suppose que le bain atteigne une température de 45 à 50 degrés et que sa durée ne dépasse point trente minutes. La perte de poids que ce bain entraîne est :

Pour une personne pesant	50 kilos	de	180 à	210 gr.
»	»	»	60	» 210 à 270 »
»	»	»	77	» 283 à 300 »
»	»	»	92	» 360 à 720 »

Encore ne sont-ce là que les conséquences immédiates du séjour dans la vapeur. Ses effets se prolongent bien au delà du bain, et MM. Berger et Delaroche, qui ont fait des expériences à ce propos, ont obtenu les résultats suivants : M. Berger entra dans une étuve chauffée de 45 à 53 degrés centigrades ; il pesait alors 51 kilos 970 gr. Quand il en ressortit son poids avait diminué de 350 grammes. Il se reposait deux heures huit minutes après et la perte s'élevait à 1 kil. 920 gr. : deux heures avaient suffi pour enlever près de 2 kilos au curieux expérimentateur. Si nous songeons que la perte est proportionnée au poids du sujet, comme le prouve le tableau ci-dessus rapporté, un homme de 100 kilos peut espérer maigrir de près de 8 livres en ne prenant qu'un seul bain russe, M. Berger ne dépassant guère le chiffre de 50 kilos.

Ces données t'éclairent suffisamment, j'imagine, sur la nature de la clientèle de ces infernales étuves. Ce ne sont, pour la plupart, que gens obèses, ventripotents, que l'on voit, étendus sur les tréteaux, se caresser le ventre avec componction, se frotter les mains de bonheur s'ils le trouvent tant soit peu fondu, ou que l'on sur-

prend, par le baillement du rideau de leurs cabines, occupés à se mesurer la taille. Il en est d'autres, cependant, qui espèrent trouver dans ce puissant moyen balnéothérapeutique un remède à leur apathie naturelle, car « il remue, dit l'illustre docteur Seeligman, l'économie toute entière jusqu'à dans ses profondeurs. » Il m'avait si bien remué que j'en étais sorti cassé, moulu, tout au plus bon à dormir le restant de la journée.

Je ferme ma parenthèse et poursuis avec toi ma visite du « Friedrichbad »

Nous traversons tout-à-l'heure les étuves, dont je viens de te parler si longuement. En les quittant, nous nous trouvons dans la salle des frictions. Tu m'y vis déjà sur le lit du supplice : je m'y pose de nouveau pour me confier aux mains des masseurs. Ils me savonnent, étirent mes chairs entre leurs doigts d'acier, font craquer tous mes membres, m'aspergent d'eau tiède, et m'accompagnent jusqu'à la porte de la pièce voisine.

Là, vingt appareils de douches tordent leurs membres fantastiques le long de hautes murailles aux faces lisses et vernissées. Les uns s'enroulent autour du corps comme un serpent démesuré, crachant par tous les pores cent mille filets d'eau, tandis que deux arrosoirs, un premier suspendu au-dessus de ma tête, son ennemi surgissant du sol, se regardent avec défi, n'attendant que le signal du gardien pour commencer la lutte et me glacer sans pitié ; d'un autre jaillit une puissante aigrette émaillée de perles, aux coups desquelles je ne résiste qu'avec peine ; un troisième lance une gerbe vigoureuse, qui se brise sur mes épaules en éclaboussures bruyantes ; un autre encore, planté en terre, se couronne d'un panache écumeux, que je chiffonne de mon poids et qui m'enleverait infailliblement, si je ne me retenais à la rampe voisine.

Puis je franchis le seuil du vestiaire et me ranime au contact bienfaisant de draps chauds, dont je ne me dépouille que pour revêtir un ample peignoir, un casque à mèche, des chaussettes de toile et des sandales de feutre blanc.

Tu souris à la seule pensée de me voir affublé de ce costume. Attends, je te prie, tu pourras donner cours à ta joie.

Un valet soulève une pesante tenture et se jette de côté, afin de me livrer passage. J'avance : je suis au milieu du vaste salon réservé aux baigneurs. Cent hôtes, tous vêtus ainsi que moi, y sont disséminés au hasard, couchés sur des sofas de velours rouge, se balançant dans de hauts fauteuils à bascule, sommeillant sur des lits disposés contre les murs, ou se promenant d'un pas alerte d'un bout à l'autre de la salle. Et parmi ces fantômes, il en est qui dorment, qui boivent du porto, du sherry, qui fument, lisent ou jouent au tric-trac, comme s'ils<sup>7</sup> portaient leurs vêtements de tous les jours et se trouvaient attablés à l'un ou l'autre des cafés de la riante ville d'eau. Spectacle étrange, si jamais il en fut ! Ce sont des bonshommes longs et fluets comme des échassiers, des géants drapés à l'image des statues antiques, de gros bourgeois ronds et grassouillets comme des Bacchus, des poitrines velues comme la fourrure d'un ours de Sibérie. Dieu ! comme j'ai ri de bon cœur, et comme tu te serais déridée parmi tous ces fantoches, si cette promenade que tu viens de faire avec moi n'avait pas été qu'imaginaire !

Suffisamment rassasié de la vue d'un tableau aussi réjouissant, je montai au second étage, où je retrouvai les mêmes installations, toutefois aménagées avec plus de confort, plus de luxe, et réunies en trois ou quatre salles. On les appelle les « Bains des Princes. » Leurs visiteurs y arrivent directement en voiture par la place

du Marché et paient dix marks la satisfaction de se baigner solitairement. Il n'y a dans l'établissement que deux bains de princes.

Nous aurions fini notre visite au « Friedrichbad, » si je n'avais omis, en atteignant le palier du premier étage, de te faire remarquer la longue et belle salle, qui doit servir aux baigneurs de promenoir et de restaurant. On a cru bon d'en changer momentanément la destination et de la transformer en un musée, où sont exposés les lots de la loterie badoise. Quelques-uns d'entre eux sont fort jolis et de très grande valeur. Ces loteries se répètent régulièrement à Bade : il y en a six par saison et les plus hautes primes atteignent le chiffre de 60.000 marks. On a supprimé la roulette, mais on a rétabli les jeux de hasard sous un nouveau travestissement.